

**MEMOIRE DE FIN D'ETUDES ESRA 2005 - 2008**

**A PROPOS DE  
l'imaginaire  
CREATIF**

**MICHEL CIVITELLO**

## **VIVRE POUR CREER CREER POUR VIVRE**

# **AVANT PROPOS**

Il s'agit d'un travail d'approche sur un univers particulier, peu orthodoxe : celui de la création artistique. Il s'agit également d'une réflexion sur le choix d'une vie non conventionnelle, l'adoption d'un certain état d'esprit, d'un certain regard, les affres morales engendrées par une existence passionnée, vouée à cet univers. J'aborderais, à travers toutes les formes d'écritures, le cheminement et les enjeux propres à l'élaboration d'une oeuvre dramatique, que ce soit par les difficultés d'inspiration, le travail sur soi-même, l'investissement moral mis en jeu, ou encore les retors de l'interprétation personnelle. Pour ce faire, j'ai dressé le portrait d'une chanteuse d'opéra fantasmatique, avec des mots oniriques ; d'un jeune rêveur tourmenté, avec des mots littéraires ; d'une romancière trentenaire blasée, avec des mots théâtraux ; d'une comédienne de théâtre désenchantée, avec des mots scénaristiques ; et d'un metteur en scène en perpétuelle recherche, avec des mots de tous les jours.

## **SOMMAIRE**

### **Prologue : LE REVE**

La musicalité onirique

Pages 3 à 4

### **Chapitre I : LE REVEUR**

L'interprétation des images

Pages 5 à 12

### **Acte II : LA ROMANCIERE**

La recherche de l'inspiration

Pages 13 à 30

### **Séquence III : LA COMEDIENNE**

Le jeu des masques

Pages 31 à 50

### **Epilogue : LE METTEUR EN SCENE**

La création cinématographique

Pages 51 à 56

# **P R O L O G U E**

**NOIR SILENCE l'air est lourd** les oreilles sont bouchées **l'air est lourd** des couinements mécaniques résonnent dans l'obscurité **difficultés respiratoires** l'iris s'habitue à l'ombre **les yeux sont grands ouverts** des formes se dessinent dans l'ombre **de grosses cordes se balancent au plafond** il fait chaud **sensation de vertige** il fait lourd **il n'y a pas de plafond** un grésillement de projecteur se distingue **les yeux sont grands ouverts** les rideaux sont rouges **il y a autant de sièges que d'étoiles dans le ciel** les rideaux s'élèvent jusqu'à l'infini **vertiges** un grondement mécanique se fait entendre **le cœur bat fort** les cordes disparaissent dans l'ombre **démangeaisons** les rideaux montent jusqu'à l'infini **le cœur bat fort** silence **de la poussière danse dans la lumière** noir **les sièges sont rouges** les planches sont en bois **les lèvres sont closes** silhouette féminine **les lèvres sont closes** les sièges sont rouges **sa robe est rouge écarlate** silence **elle semble triste** silence **elle paraît fragile** silence **elle a l'air d'avoir peur** les oreilles sont bouchées **les yeux sont grands ouverts** elle est seule **un homme se masturbe au premier rang** elle sourit **l'homme porte un masque** l'air est lourd **difficultés respiratoires** il pleut **il faut fermer les yeux** noir **elle chante** noir **elle chante** le cœur bat fort **elle chante** noir **les yeux sont grands fermés** de la lumière passe à travers le masque **il faut se boucher les oreilles** la chanteuse est belle **parfum cerise** ses cheveux sont noirs **sa robe est rouge** flash aveuglant d'appareil photographique **les oreilles sont débouchées** sa voix sonne vermeille **elle porte un masque** difficultés respiratoires **elle est nue** silence **tout le monde est nu** le cœur bat fort **déplacement sur la scène** humiliation **elle rie** se cacher au plus vite **tout le monde rit** humiliation **impossible de s'enfuir** tout le monde porte un masque **tout le monde rit** se boucher les oreilles **SILENCE** tout le monde est nu **tout le monde porte un masque** fermer les yeux **NOIR** le cœur bat fort **douleurs au ventre** frissons **démangeaisons** il fait chaud **il fait froid** transpiration **difficultés respiratoires** vertiges **sensations de vertige** chute violente **les yeux ouverts** **NOIR** **les oreilles débouchées** **SILENCE** **peur tétanique** malaise **chuchotements** les battements de cœur ont disparu **impression de présence** absence de respiration **flottements** plus de sensation de toucher **peur tétanique** c'est à ce moment là qu'elle apparut **tel un ange** tel un démon **attirante** effrayante **sensuelle** sexuelle **bienveillante** menaçante **amoureuse** sulfureuse **aimable** méprisable **présente** absente **elle vient se blottir contre moi** elle est venue se blottir

# **C H A P I T R E I**

J'ai ouvert les yeux, me laissant ainsi entrevoir mon ventilateur de plafond, dans son perpétuel mouvement circulaire hypnotique. Ce n'était qu'un rêve, et ceci dit en passant toujours le même rêve. Toujours cette blancheur écarlate, cette beauté enivrante et envoûtante, aussi fantasmagorique qu'inaccessible. Et sans arrêt, comme un rendez-vous, elle venait hanter mon sommeil nuit après nuit.

Cela faisait deux ans et demi que j'habitais cet appartement, devenu tellement familier, à force d'y rester enfermé. Si familier que le moindre recoin demeurerait sans aucune surprise à mon égard. La seule part d'ombre planait à quelques mètres au-dessus de ma tête, à l'étage supérieur. Par moment, je pouvais presque la sentir, sentir son parfum, un parfum cerise, sentir sa présence, comme si le ciel pouvait à tout moment s'effondrer sur moi. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle pouvait bien faire dans la vie réelle, mais ce que je savais, c'est quelle chantait dans mes rêves. C'était pour ainsi dire ma seule certitude.

Je m'appelle Gaël, j'ai vingt-deux ans, et je vis seul. Je n'ai pas de parents, pas de famille, ou du moins je ne m'en souviens pas. Je ne sors jamais de chez moi, si ce n'est pour arrêter le temps avec mon appareil argentique, que j'ai l'impression d'avoir toujours eu en ma possession. C'est un vieil appareil, mais cela m'a permis de développer moi-même mes clichés dans une pièce de mon appartement que j'ai aménagée en chambre noire. Je n'appréhende l'extérieur que par procuration, et je passe le plus clair de mon temps à rêver, et à vivre avec ma voisine du dessus, une jeune fille du même âge que moi se prénommant Marla. Enfin, "vivre" est un grand mot si l'on conçoit qu'elle n'est présente dans ma vie que par les photographies que j'ai réussies à prendre d'elle, à son insu bien évidemment. Au fil du temps, j'ai appris à développer un intérêt tout particulier pour le visionnage d'extraits télévisés que j'ai pris le soin d'enregistrer sur une cassette vidéo, et que je diffuse en boucle sur un ancien et imposant téléviseur, prenant facilement à lui tout seul le dixième de la superficie de mon salon. Ces images, pour la plupart assez étranges et insolites, en tout cas considérablement éloignées de ce que l'on peut observer dans la vie de tous les jours, ont forgé en moi une conception relativement atypique de ce qu'est le fonctionnement véritable de la vie courante. Si l'on ajoute les murs tapissés de photographies en tous genres, le manque, sinon l'absence d'entretien de l'ensemble de l'appartement, et l'avitissement maladif de n'aborder la réalité environnante que par la photographie, il devient fort compréhensible que je n'ai jamais eu de relation, ni même de conversation directe avec Marla. En fait, elle n'a jamais su que j'existais...

Ce jour là, la mystérieuse chanteuse d'opéra masquée a hanté mon esprit plus que de coutume. J'ai d'ailleurs eu énormément de difficultés à revenir dans le "monde réel". J'ai dû rester facilement une demi heure allongé sur mon lit, dans l'immobilité la plus totale, fixant les pales du ventilateur qui n'en finissaient plus de tourner. Il n'y avait d'ailleurs pas qu'elles qui tournaient, tout dans ma tête tournait aussi, beaucoup trop de questions pour un esprit comme le mien, des questions qui demeuraient, à mon grand désespoir, sans réponse. Progressivement, j'ai commencé à bouger les articulations de mes doigts, puis mes mains, mes bras, desquels je me suis servi pour m'appuyer contre le matelas afin de repositionner convenablement mon dos. J'ai sorti une jambe du lit, et j'ai tâté le sol avec mon pied. Et au bout de quelques minutes, j'ai enfin appliqué l'élément déclencheur qui allait me donner le courage de me lever : j'ai arrêté de regarder le ventilateur.

Malgré le soleil de fin d'après-midi, je me suis mis en tête de prendre mon petit déjeuner. J'ai ouvert mon réfrigérateur, dans lequel je ne m'étonnais plus de voir davantage de pellicules que de nourriture, j'ai saisi un yaourt périmé depuis une lointaine date dont je préférais ignorer l'existence, et je me suis installé sur le fauteuil du salon. La télévision ne diffusait que de la neige, mais cela ne me dérangeait pas pour autant. J'ai posé le yaourt sur la table basse qui séparait le fauteuil du téléviseur, et j'ai contemplé le plafond, essayant d'imaginer ce que pouvait bien faire Marla, si elle était chez elle, dans quelle partie de l'appartement elle se trouvait, comment elle était habillée, si elle était habillée, à quoi elle pensait, si elle savait qu'elle avait un voisin à l'étage inférieur, si elle savait qu'il pensait à elle, et à quel point il avait mal.

J'ai soudain repensé à cet homme, dans mon rêve, au premier rang, portant un masque, se masturbant avec suffisance, d'une manière répugnante, et surtout pour quelle raison cela pouvait-il bien amuser ma chanteuse, mon amour. Pourquoi était-elle satisfaite de voir cet homme manifester en public son excitation de la regarder, d'une manière complètement obscène, comme s'il ne la considérait que pour son corps, un simple morceau de viande qu'il ne projetait d'utiliser que pour son plaisir égoïste et malsain ? Mais pourquoi ce non-respect affligeant la faisait-elle sourire ? Pourquoi elle ne me voyait pas moi ? Pourquoi ? Moi qui ne cherche que son bonheur, qui ne cherche qu'à la combler. Moi qui serais prêt à devenir son plus fidèle esclave rien que pour m'être accordé le privilège de me voir me refléter dans ses yeux. Ses yeux, si profonds, si éternels, des yeux qui pourraient faire marcher, même courir un infirme, qui pourraient détruire une ville entière, qui pourraient donner un peu de force à un homme vivant seul avec son désespoir depuis trop longtemps...

Des bruits de pas dans l'escalier me firent sortir de mon état d'âme, et je me rendis compte que j'avais oublié mon yaourt. Je voulus le prendre, mais l'odeur de son contenu m'intriguait moins que la provenance de ces bruits. Je me dirigeais vers la porte d'entrée, collant mon oeil au judas, et attendant. Les bruits de pas se rapprochèrent de plus en plus, jusqu'à ce que je puisse apercevoir ce qui semblait être un jeune couple, mais sans pouvoir en distinguer les visages. Ils passèrent enfin devant la porte, c'est alors que je reconnus Marla, accompagné d'un garçon, sensiblement du même âge, belle gueule et propre sur lui. Je l'ai instantanément détesté. Elle était radieuse, comme d'habitude. Ils sont finalement sortis de mon champ de vision. Quelques marches plus haut je les ai entendu rire, un rire qui sonnait comme un coup de couteau dans mon pauvre coeur. J'avoue avoir eu envie de sortir de chez moi, et de courir la rejoindre pour la prendre dans mes bras, la protéger, en n'oubliant pas de démolir le portrait à cet espèce de bel enfoiré qui avait eu l'audace de se croire plus intelligent que tout le monde. Je me rappelle avoir donné un coup de pied dans la porte dans un élan de rage, mais je ne sais toujours pas si elle m'a entendu ou pas. A vrai dire je m'en foutais un peu, je crois même que j'ai espéré qu'elle m'entende, histoire de pouvoir me dire qu'au moins une fois j'aurai eu un impact sur elle, que l'un de mes faits et gestes aurait provoqué une réaction en elle, même si elle ignorait que cela provenait de moi.

Ce coup d'oeil au judas m'aura en tout cas permis de saisir un des éléments de mon rêve, de comprendre ce que symbolisait cette masturbation honteuse, de placer ne serait-ce qu'un mot sur cette image, un seul : la jalousie. La jalousie de voir quelqu'un réussir là où j'ai échoué, la jalousie d'observer avec impuissance qu'il arrive à conquérir celle que j'aime, d'une manière certes libérée de toute contrainte morale, mais que je ne conçois absolument pas. Une manière dénuée de toute conception de valeur et de respect que je m'attelle à appliquer à la lettre, mais qui visiblement ne m'aidera pas à parvenir à mes fins. Et c'est là tout mon désespoir.

Je suis allé me rasseoir sur mon fauteuil, complètement abattu et démotivé. J'ai commencé à réfléchir sur ces curieuses similitudes entre le rêve et la réalité, par quel moyen de transposition et d'interprétation ma vie se voyait transfigurée dans un état onirique, et pourtant au paraître si révélateur. Mon regard est venu se poser sur le pot de yaourt périmé que j'avais oublié sur la table basse. Plus rien ne m'empêchait de le déguster tranquillement tout en méditant sur le sujet. Il n'a fallu qu'une cuillerée pour faire remonter jusqu'aux narines tout le repas que je n'ai pas mangé, et d'aller vite saluer la cuvette pour lui faire prendre l'air. C'est entre deux biles que la signification de ces rêves m'a paru plus claire.

Ce rêve dans lequel je me retrouvais régulièrement n'était autre que l'illustration de ce que je vivais jour après jour et de ce qui se passait dans ma tête, à l'aide d'images aussi fortes que contournées que je me devais d'explorer dans leurs moindres recoins afin de pouvoir en déceler les vérités cachées, et peut-être trouver la clé de mes souffrances. Le fait que cet obsédé sexuel portait un masque n'est autre que la représentation de ma position à n'accorder aucune caution à ce genre d'attitude, et c'est pour cela que je ne pouvais accorder un visage à cet espèce d'individu que je ne considérais même pas au rang d'être humain. Lui mettre un visage équivaldrait à lui donner une identité, une personnalité, et donc une humanité, ce que je ne pouvais supporter. Il était insupportable pour moi de considérer ce genre de personnes comme des êtres doués de conscience, d'imaginer qu'ils aient une vie à eux, des projets d'avenir, des déceptions, des espoirs, des rêves. Et je venais à l'instant, avec la déformation du judas, de voir ce visage, celui que je ne voulais pas voir, celui que je n'aurais pu voir que dans mes cauchemars, il était là, devant ma propre porte d'entrée. Je me suis alors rendu compte que c'était le visage le plus horrible que j'avais vu de mon existence...

Je me suis essuyé la bouche avec un peu de papier toilette pour enlever ce qu'il restait, et j'ai tiré la chasse d'eau. Je suis allé me rasseoir sur mon fauteuil. Le téléviseur continuait sa diffusion hivernale, mais les flocons commençaient à provoquer en moi une certaine lassitude. J'ai inséré au hasard dans le magnétoscope une des innombrables cassettes vidéos contenant les images peu ordinaires que je me suis appliqué à enregistrer sur bande depuis toutes ces années. Il m'arrivait d'être surpris lorsque je m'apercevais que certaines images, certainement pas enregistrées récemment, s'étaient extraites de ma mémoire au fil du temps. C'est aussi là l'avantage de ce processus, la perpétuelle découverte d'images oubliées, si différentes et variées les unes des autres, et pourtant singulières dans leur étrangeté. Je suis resté en état contemplatif durant les premières minutes de la bande. Je ne me souvenais pas de ces nouveaux nés siamois, de cet accouplement de coccinelles, de ce chien marchant un temps extraordinairement long sur ses seuls pattes arrières, de cette femme perdant conscience aux côtés de son époux alors que le curé prononçait les derniers mots qui allaient sceller leur union. Je ne me souvenais pas non plus de ces humains devenus mutants après avoir été exposés aux radiations nucléaires, de cette balle de base-ball allant s'échouer sur le pare-brise d'une voiture garée à quelques centaines de mètres du terrain de jeu, de cet aveugle indiquant leur chemin à des voyageurs égarés, de l'explosion en plein ciel de ce monumental ballon dirigeable, ou encore de ce plongeur caressant sereinement le dos d'une baleine de la taille d'un immeuble. Mais en revanche, je me souvenais parfaitement de cette chanteuse d'opéra, dont la voix me faisait mal, une douleur inexplicable à l'intérieur de moi.

C'est alors que je me suis souvenu de mon petit rituel quotidien. Je suis allé chercher, de la manière la plus scolaire qui soit, une paire de ciseaux et une paire de tubes de colle, que j'ai ensuite délicatement posées sur le bord de la table basse. J'ai sélectionné quelques clichés de Marla dans la masse photographique empilée dans un coin du salon, j'en ai fait un petit tas que j'ai immédiatement tapoté contre la table basse histoire de les ranger proprement, comme un paradoxal souci d'ordre au milieu du décor chaotique dans lequel je vivais, et je les ai mises tout aussi délicatement juste à côté des ciseaux et des tubes de colle. Et enfin, j'ai sorti du placard de ma chambre une vieille et artisanale pancarte en carton, d'environ un mètre vingt de large sur quatre vingt centimètres de haut, et je l'ai posée sur l'espace qu'il restait de la table basse, sans vraiment me soucier des bords qui dépassaient allègrement. Sur cette pancarte, des photographies de Marla, par centaines, toutes découpées avec soin, et agencées de manière à constituer une espèce de tableau d'art conceptuel, à cheval entre l'expressionnisme et le pop-art. Mais un tableau qui demeurerait encore inachevé. Mon petit rituel consistait donc à découper des images de Marla, encore, encore, et encore, et à les coller sur la pancarte jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun espace vide, jusqu'à ce que le tableau prenne vie, pour que je puisse le prendre à mon tour, dans mes bras...

Mais j'y pense, elle était nue, nue comme un ver. Après toutes ces nuits oniriques incompréhensibles, je commençais à peine à mesurer la portée de cette image, si récurrente, si déstabilisante. Complètement nue, ou du moins simplement vêtue de ce masque blanc en porcelaine, qui lui donnait un côté si impersonnel, et pourtant si érotique... Les deux seraient-ils liés ? Elle était si jolie dans sa robe rouge de soirée. Je me souvenais parfaitement du plaisir procuré à la contempler ainsi sur scène, m'enivrant de sa voix féérique, et aussi de la honte que j'ai soudain ressentie de par sa nudité publique. Je me suis emparé d'une photographie d'elle, et j'ai commencé à la découper, en respectant scrupuleusement les contours de ses formes. Je l'ai découpée comme pour vouloir la connaître davantage, l'habiter, l'explorer de l'intérieur. Voilà sans doute la raison pour laquelle elle se manifestait de façon dénudée dans mes rêves. Peut-être que je me trompais sur mes intentions véritables, peut-être qu'au fond de moi je la désirais plus que tout autre chose. Moi qui plaçais mes sentiments sur un piédestal, comme symbole de pureté et de désintérêt, alors qu'en réalité, je n'ai toujours voulu que la baiser... Non ! C'était faux ! En tout cas j'en étais persuadé. Je me suis dit que c'était la fatigue, ou une autre altération mentale qui me faisait arriver à des explications aussi absurdes. Je me suis aussitôt remis à mes découpages. Mais j'étais si perturbé par cette prise de conscience que, par maladresse, j'ai découpé la tête de Marla, en respectant étonnement le contour de ses épaules. Mes yeux se sont écarquillés comme un éclair. J'ai brusquement jeté la photographie dans un élan de terreur.

Cela faisait maintenant beaucoup trop longtemps que je ne vivais qu'à travers les images, les représentations, au point même de leur attribuer une essence de vie. Mais ce n'était pas la vraie vie, juste une représentation de la vie, et j'avais tellement alimenté, sans le vouloir, ou du moins sans en mesurer la portée, mon existence de cette confusion, qu'il m'arrivait de ne plus savoir faire la différence. Après tout, quelle différence pourrait-il y avoir entre l'imaginaire et le réel pour un homme qui reste perpétuellement enfermé chez lui, à n'aborder le monde que par des clichés photographiques, autrement dit que des images, des représentations ? Comment pourrait-il distinguer un tableau d'un poster, un dîner familial d'une photo de famille, un coucher de soleil d'une simple et banale carte postale, une représentation picturale de Marla d'elle-même ? Enfin, je commençais peu à peu à avoir le désir de pouvoir faire cette distinction...

En fait, je crois bien que j'avais peur, peur d'affronter la vérité en face, peur de m'aventurer de l'autre côté du miroir, de découvrir qui j'étais réellement. J'avais peur de ne pas être à ma place, d'être ridicule et grotesque au milieu de ce monde en mouvement perpétuel, avec tous ces gens qui savent d'où ils viennent et où ils vont, qui savent ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Je ne voulais pas faire tâche. Je ne voulais pas qu'on me trouve ridicule, ni même grotesque. C'est le regard et le jugement des autres qui me faisait peur, car leurs yeux me renvoyaient ma propre image, mon image. Je me reflétais dans leur regard, et je ne le supportais pas. Je préférais qu'ils ne soient pour moi que des images, plutôt que de leur offrir une image de moi. Et Marla, ma tendre et douce Marla, que serais-je devenu si tu n'étais pas là, si j'avais eu ne serait-ce que la certitude que tu ne m'aimais pas ? J'avais peur de te faire peur, que tu me trouves bizarre, effrayant, que tu me fuies. Je ne l'aurais pas supporté.

La peur de faire peur, c'était peut-être là la raison de ma réclusion volontaire. Dehors, ma folie et mes cicatrices auraient peut-être intrigué, rendu curieux, le genre de curiosité qui aurait tendance à repousser, et paradoxalement à attirer, car on est toujours, de manière incompréhensible, attiré par ce qui nous fait peur. Un peu comme une bête de foire lâchée parmi le public, une gigantesque vague arrivant lentement mais sûrement vers le rivage, ou encore un homme nu au milieu d'une foule de personnes habillées. Il était intéressant d'observer que dans mon rêve, il s'était produit la situation inverse, car j'étais bel et bien vêtu et au milieu de personnes nues. Ceci était sans doute une représentation de mon point de vue, car pour moi, je fus normal, et ce sont les autres qui furent anormaux. Mais ce qui me détruisait, c'était de voir Marla rire avec eux, nue et masquée, comme eux, et m'humiliant également de la manière la plus infernale qui soit. Cette fois c'était clair, Marla était avec eux, et moi j'étais l'autre.

J'ai eu du mal à ouvrir le volet de la fenêtre, je n'en ai ouvert aucun depuis plusieurs mois, et la lumière agressive du soleil m'a aveuglé un petit moment. Accoudé au bord de l'encadrement de la fenêtre, je me suis remémoré la fin de mon rêve, en particulier l'instant où Marla, plus pure et lumineuse que jamais, est venue se blottir contre moi. C'est chaque fois le moment le plus magique de mon existence, un moment imaginaire, et pourtant si réel. Cette partie de mon rêve était en fait la représentation de mon espoir, du moins ce qu'il en restait, mais c'était ce "peu" qui m'avais permis de survivre jusque là. Et c'est à ce moment précis que je me réveillais, tout le temps, m'envoyant en pleine gueule, avec une violence extrême, la réalité dégueulasse qui constituait ma vie, et m'offrant comme première image ce ventilateur de plafond, tournant sans cesse, comme un éternel recommencement, comme une malédiction. J'ai avancé doucement, me penchant de plus en plus dans le vide, et j'ai évalué la distance qui me séparait du sol, une distance qui pouvait aisément se mesurer en mètres, et qui était pourtant la distance qui séparait la vie de la mort. Je trouvais incroyable la facilité avec laquelle je pouvais passer d'un monde à l'autre. Et ceci n'était pas une image. Juste en bas de chez moi, il y avait un petit marché de quartier, avec des fruits, des légumes, des parasols, des caisses en bois, des clients. Si je sautais précisément de là où j'étais, j'atterrirais peut-être dans les tomates, ou peut-être bien les pommes de terre, ou alors sur un client pas très chanceux. Peut-être que je basculerais dans un monde qui n'est que silence et noirceur. Et qui sait, peut-être que je rejoindrais Marla dans ce monde, ou peut-être je me réveillerais tout simplement, tout transpirant, comme sorti d'un cauchemar. J'ai refermé la fenêtre, et après, je ne sais plus, je crois que je me suis endormi.

# **A C T E II**

## Scène 1

I S A B E L L E (une romancière trentenaire)

*Une modeste pièce d'appartement, assez épurée, et pourtant mal rangée. Isabelle est assise à son bureau, maladivement concentrée, en train de rédiger son roman à l'aide d'une vieille machine à écrire.*

I S A B E L L E, *relisant ses écrits.* Non... Non... Non, non... Ce n'est pas bon. Oh mais c'est pas vrai, pourquoi j'écris ça comme ça moi... *(Elle entoure une phrase avec un marqueur noir, puis continue sa lecture.)* Non... Non... Mhmm... Ah ! A ce moment là il faudrait que je tourne les mots plutôt comme ceci... Ou... Ou bien comme ça... Mhmm... Oh et puis zut ! Pour l'instant je vais plutôt faire une croix... Comme ça... Voilà ! J'y reviendrai un peu plus tard. Mhmm... Ah, là il faudrait que je trouve un synonyme plus signifiant, plus direct... *(Elle écrit sur la feuille.)* Voilà... Plutôt dans ce genre là. Mhmm... *(Tout en parcourant la feuille, elle hoche de plus en plus la tête, avec un rictus de dégoût.)* Non... Non, non, non et non ! Ça ne va pas, ça ne va pas du tout ! Il faut tout reprendre à zéro là...

*Isabelle se lève brusquement de sa chaise, fait le tour de la scène, puis regarde le public.*

I S A B E L L E. Ce n'est pas si facile que ça, vous savez. L'inspiration ça se commande pas, et il se trouve qu'en ce moment, je n'en ai aucune. J'ai toujours cru que devenir romancière était la solution de facilité. Souvent, dans ma jeunesse, on m'a fait remarquer un certain talent d'écriture, un sens aigu de la dramaturgie, et un ton cynique qui sonne souvent juste. Je me suis donc rapidement mis en tête que choisir une vocation littéraire allait me permettre de gagner de l'argent sans trop de difficultés. C'est vrai après tout, on peut rester chez soi à loisir, ce n'est pas fatigant, et si ça marche bien ça peut engendrer une situation sociale plus que correcte. Et puis on m'a tellement rabâché que j'étais faite pour ça que j'étais en prime convaincue que je n'aurais même pas à me forcer pour ce travail. "Un avenir prometteur", qu'on me disait... Conneries ! Un avenir merdique à me remettre sans arrêt en question, à déclarer la guerre aux maisons d'édition, à me taper des crises d'insomnies, qui commencent d'ailleurs sérieusement à me foutre la gueule à l'envers... Voilà ! Voilà le genre d'avenir dans lequel je suis allée me planter comme une conne ! Ah j'ai l'air bien maligne maintenant avec mes bouts de papier, si je ne sais même pas me faire la cuisine...

## Scène 2

ISABELLE, FREDERIC (un ami d'Isabelle)

*Alors qu'Isabelle est à son bureau, quelqu'un sonne à sa porte. Après un instant, elle va ouvrir.*

ISABELLE. Ah ! Et bien mieux vaut tard que jamais...

FREDERIC. Les embouteillages. Je peux entrer ?

ISABELLE. Des embouteillages ? A cette heure là ?

FREDERIC. Qu'est-ce que tu connais des embouteillages, Isabelle, tu ne sors jamais de chez toi...

ISABELLE. Je ne sors peut-être jamais de chez moi, mais n'empêche que je sais un minimum de choses sur la circulation urbaine, et là je suis certaine que ce n'est pas du tout l'heure de pointe.

FREDERIC. Bon, si tu veux... Je rentre ou pas ?

ISABELLE. Mais je t'en prie, Frédéric, fait comme chez toi !

FREDERIC. Trop aimable.

*Isabelle se rassoit à son bureau. Frédéric s'assoit sur une chaise, et regarde autour de lui.*

FREDERIC. De plus en plus monacal chez toi.

ISABELLE. Si c'est pour faire ce genre de remarque tu peux de suite repartir !

FREDERIC. Avec ton repas de la semaine ?

ISABELLE. Un point pour toi, tu peux rester...

FREDERIC. J'entend bien, oui.

I S A B E L L E. Et qu'est-ce que le chef-cuisto m'a concocté cette fois ?

*Frédéric ouvre son sac avec la satisfaction d'un enfant.*

F R E D E R I C, *sortant de son sac plusieurs boites en plastique hermétiques.* Alors, du gratin de courgettes, de la ratatouille faite maison, de la salade de crevettes, des tomates farcies, un assortiment à la provençale, et pour ce soir je vais nous faire de bonnes spaghettis bolognaises, "al dente" comme tu les aimes.

I S A B E L L E, *presque gênée.* Heureusement que t'es là, Fred, je me demande ce que je ferais sans toi... J'ai vraiment un caractère de merde, j'espère que tu ne m'en veux pas trop.

F R E D E R I C. Tu plaisantes, c'est déjà oublié. Pour tout ce que je t'ai préparé t'auras plus qu'à le faire réchauffer au micro-onde, et à savourer.

I S A B E L L E. Merci.

F R E D E R I C. Mais je t'en prie ma belle !

I S A B E L L E. Tu es un ange, tu veux boire quelque chose ?

F R E D E R I C. Qu'est-ce que tu me proposes ?

I S A B E L L E. Pastis, martini, porto...

F R E D E R I C. Ah ! Un petit verre de martini s'il te plaît !

I S A B E L L E. Avec des glaçons ?

F R E D E R I C. Avec plaisir.

I S A B E L L E. Je t'amène ça de suite !

F R E D E R I C. Merci bien.

*Isabelle part dans la cuisine. Frédéric se lève et se rapproche du bureau d'Isabelle.*

F R E D E R I C. Où en est ton rêveur ?

I S A B E L L E. Quel rêveur ?

F R E D E R I C. Il y a tant de rêveurs que ça dans ta vie ?

I S A B E L L E. Mais de quoi tu parles ?

*Isabelle sort de la cuisine, et donne à Frédéric son verre. Elle a également le sien.*

F R E D E R I C. De ton roman, bécasse...

I S A B E L L E. Ah ! Et bien... Là il évalue la distance qui le sépare du sol.

F R E D E R I C. Je te demande pardon ?

I S A B E L L E. Oui, accoudé à sa fenêtre.

F R E D E R I C. Ah d'accord, il veut se suicider.

I S A B E L L E. Pas exactement.

F R E D E R I C. Pourquoi il fait ça, alors ?

I S A B E L L E. C'est... C'est une sorte de jeu.

F R E D E R I C. Il joue avec la mort ?

I S A B E L L E. Plutôt avec la vie.

F R E D E R I C. Je ne comprends pas.

I S A B E L L E. C'est compliqué.

F R E D E R I C. Oui... Ca l'est pour toi aussi apparemment.

I S A B E L L E. C'est... C'est compliqué !

F R E D E R I C. Isabelle.

I S A B E L L E. Oui ?

F R E D E R I C. Regarde-moi dans les yeux.

I S A B E L L E. Mais je te regarde...

F R E D E R I C. Es-tu sûre de vraiment maîtriser ce que tu écris ?

I S A B E L L E. Bien sûr que oui ! Pourquoi tu me demandes ça ?

F R E D E R I C. Je sais pas. Je te sens pas très sûre de toi.

I S A B E L L E. Si, si ! C'est juste que c'est un peu difficile à expliquer...

F R E D E R I C. Difficile à expliquer pour qui ?

I S A B E L L E. Frédéric, tu m'emmerdes avec tes questions...

F R E D E R I C. Mais non ! Je voudrais simplement essayer de comprendre.

I S A B E L L E. Comprendre quoi ?

F R E D E R I C. Je sais pas, comprendre ce qu'il t'arrive.

I S A B E L L E. Il m'arrive rien ! Qu'est-ce que tu veux comprendre ?

F R E D E R I C. Et bien, j'ai envie de comprendre...

I S A B E L L E. ...quoi ?

F R E D E R I C. J'ai envie de te comprendre toi !

I S A B E L L E. Il n'y a rien à comprendre ! Tu veux que je te dise quoi ? Que je ne sais même plus ce que j'écris ? Que je suis une romancière ratée ? Une romancière, je ne suis même pas sûre de vraiment savoir ce que ça veut dire... C'est pourtant simple, quand je remplis un quelconque formulaire à la noix j'ai honte de mettre "romancière" dans la case "profession" ! Je devrais peut-être le mettre dans la case "loisirs", ça me permettrait au moins de dormir...

F R E D E R I C. Tu fais des crises d'insomnies ?

I S A B E L L E. Evidemment ! Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? J'écris la fin d'une phrase, je ne sais même plus ce que je voulais dire au début. Il m'arrive même parfois de me rendre compte que cette phrase je l'ai déjà écrite dans un autre roman. Comment tu veux que je dorme après ça ?

*Isabelle se lève, et marche jusqu'à son bureau.*

I S A B E L L E. J'y arrive pas, Fred. J'y arrive plus...

*Un temps.*

F R E D E R I C. Tu n'arrives plus à quoi ?

I S A B E L L E. Je n'arrive pas à savoir si je suis vraiment faite pour ça, si un jour j'arriverai à nouveau à écrire.

F R E D E R I C. Tu exagères, Isa...

I S A B E L L E. Non, non. Je n'exagère pas, j'y passe des heures et des heures, je n'arrive pas à sortir deux phrases, et si tant est que j'y arrive ça rase le plancher.

F R E D E R I C. Peut-être pour toi. Peut-être que tu es simplement trop sévère avec toi-même, que tu devrais prendre un peu de recul par rapport à tout ça.

I S A B E L L E. Prendre du recul avec quoi ? Je sais rien faire autre...

F R E D E R I C. Non mais justement, prendre du recul en ne faisant rien.

I S A B E L L E. Ah tu penses que je ne sais rien faire d'autre ?

F R E D E R I C. T'es incroyable... Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Non, ce que j'essaie de te faire comprendre c'est qu'il faut que tu lâches prise, que tu penses à autre chose, que tu te reposes...

I S A B E L L E. J'y arriverai pas, Fred...

F R E D E R I C. Ne sois pas si défaitiste. Et puis ça ne pourrait te faire que du bien de sortir un peu, de prendre l'air. Tu restes là enfermée chez toi à te noyer dans l'alcool et tes questions. C'est malsain tout ça.

I S A B E L L E. Tu crois ?

F R E D E R I C. Mais bien sûr ! Tiens, regarde, j'ai à peine commencé mon verre, le tien est déjà vide.

I S A B E L L E. T'as raison, je vais me resservir.

F R E D E R I C, *agacé*. C'est pas la solution, tu sais ?

I S A B E L L E. Peut-être, mais c'est une solution...

F R E D E R I C. En tout cas, c'est pas ça qui va t'aider à écrire.

I S A B E L L E. Et pourquoi pas ? Après tout, qu'est-ce qui fait écrire ? L'inspiration ça ne se commande pas, mais il y a forcément un moyen de la provoquer, tu ne crois pas ? J'écris un roman sur un rêveur, donc dans la logique des choses qu'est-ce que je devrais faire ? M'inspirer de mes rêves ? Je ne dors jamais ! Et ce ne sont pas les rares siestes que je me tape qui vont m'aider, sans compter que la plupart du temps je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai bien pu rêver... Alors quoi ? Comment je fais, moi ? Qu'est-ce que j'ai d'autre que l'alcool pour me mettre dans un état second qui me permettrait peut-être d'écrire quelques lignes oniriques ?

F R E D E R I C. T'as pensé à aller voir quelqu'un ?

I S A B E L L E. Aller voir qui ?

F R E D E R I C. Un psychanalyste.

I S A B E L L E. Tu crois que je suis folle, c'est ça ?

F R E D E R I C. Il ne s'agit pas de toi, mais un de ces gars pourrait sans doute t'en dire davantage sur les rêves. Freud à beaucoup écrit sur le sujet.

I S A B E L L E. Que de la théorie, mon pauvre Frédéric. Que de la théorie !

F R E D E R I C. Et bien ? Quel est le problème ?

I S A B E L L E. Le problème se situe précisément dans ce genre de tentative d'inspiration. Je vais me gaver la cervelle de thèses psychanalytiques sans queue ni tête qui ne me mèneront nulle part. Alors oui, bien sûr je vais en apprendre davantage sur l'inconscient, le subconscient, le sommeil paradoxal, le contenu latent des rêves, les processus de déplacement, de transformation, et autres conneries ! Tout ça pour quoi ? Pour en arriver à la conclusion que l'ensemble de ce que nous rêvons est plus ou moins rattaché à une frustration sexuelle refoulée, et qu'en définitive, tout ce que je recherche au fond de moi-même, malgré mes objections conscientes, c'est buter ma mère et baiser mon père ! Et ça m'avancera à quoi ? Hein ? Au mieux je me suicide, et au pire je me fais interner...

F R E D E R I C, *amusé*. Je vois que tu as tout de même quelques notions.

I S A B E L L E. Oui j'avoue j'ai un peu bouffé du Moi, du Ça, et du Surmoi. Ça fait partie de la gestation avant de se lancer dans un roman. Mais crois-moi ce n'est pas ça qui va me trouver un éditeur...

F R E D E R I C. Avant l'éditeur il faut le roman.

I S A B E L L E. Je vais me reprendre à boire.

F R E D E R I C. Mais tu as déjà bu deux verres !

I S A B E L L E. Oui, je n'ai encore bu que deux verres...

*Isabelle rentre dans la cuisine. Frédéric se met à rire.*

F R E D E R I C. C'est pour ça que je t'aime, Isabelle.

I S A B E L L E. Moi aussi je t'aime, Frédéric !

F R E D E R I C. Oui, je sais. Nous sommes fait l'un pour l'autre, ne l'oublie pas.

*Isabelle revient avec la bouteille.*

I S A B E L L E, *souriante*. Ça, je ne risque pas de l'oublier.

F R E D E R I C. Tu vas quand même pas boire tout ça ?

I S A B E L L E. Bien sûr que non, tu vas m'y aider. Pas vrai ?

F R E D E R I C. Oh je suis pas certain que...

I S A B E L L E. Merde ! Ton verre est vide, comment ça se fait ?

F R E D E R I C. T'es pas possible.

I S A B E L L E, *tout en servant Frédéric*. Comment ça, je suis pas possible ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? C'est pas français en plus comme expression...

F R E D E R I C. Oh pardon ! J'avais presque oublié que je m'adressais à un prix Nobel de littérature !

I S A B E L L E. Espèce de salopard, je t'en foutrais des prix Nobel, moi !

*Ils rient de bon coeur.*

F R E D E R I C. Non, je plaisante bien sûr, j'aime beaucoup ce que tu écris. Tes mots sont chargés d'émotion, de tendresse, et en même temps de désespoir. Tu as une sensibilité à fleur de peau, et dans tes romans, elle est presque palpable. Je te retrouve complètement. Lire un de tes romans, c'est un peu comme passer du temps avec toi, me rapprocher de toi.

*Isabelle ne l'écoute qu'à moitié. Elle vient lentement s'asseoir sur ses genoux.*

F R E D E R I C, *s'interrompant, comme perturbé*. Je peux savoir ce que tu fais ?

I S A B E L L E. Rien, je t'écoute.

F R E D E R I C. Tu es au courant que tu es assise sur mes genoux...

I S A B E L L E. Ah bon ? Je n'avais pas remarqué !

F R E D E R I C. Oui, bien sûr.

*Isabelle rapproche son visage de celui de Frédéric.*

F R E D E R I C. Et j'imagine que tu n'as pas remarqué non plus que tu te rapproches de plus en plus de moi...

I S A B E L L E. Et bien ? Tu ne m'as pas dit que tu te rapprochais de moi ?

F R E D E R I C. Oui, mais c'était une image...

I S A B E L L E. Je ne comprends pas les images. J'écris, moi, je ne dessine pas.

F R E D E R I C. Oui, visiblement, à toi, c'est pas la peine de te faire un dessin.

I S A B E L L E. Tu voudrais me faire un dessin ?

F R E D E R I C. Tu veux ?

I S A B E L L E. Pourquoi pas, un dessin ça reste silencieux.

F R E D E R I C. C'est marrant, j'ai comme l'impression de sceller une deuxième lecture dans ce que tu me dis...

I S A B E L L E. Tais-toi et embrasse-moi !

*Ils s'embrassent.*

I S A B E L L E. Tu aimes vraiment ce que j'écris ?

F R E D E R I C. Et bien, je suis bien obligé de te reconnaître un certain talent pour manier la langue française...

*Ils s'embrassent à nouveau, plus farouchement.*

F R E D E R I C. Même ton dernier bouquin, celui que tu écris en ce moment, est pas si mal que ça.

*Frédéric s'apprête à embrasser Isabelle de nouveau, mais elle le stoppe dans son élan en posant sa main contre son torse. Un temps.*

ISABELLE, *plus froide*. Qu'est-ce que tu veux dire ?

FREDERIC. Rien, je te dis juste que j'apprécie toujours ce que tu écris.

ISABELLE. Tu as dit "même ton dernier bouquin", ça veut dire quoi ?

FREDERIC, *hésitant*. Ça veut dire que même lui a malgré tout l'air très bon.

ISABELLE. Comment ça, "malgré tout" ?

FREDERIC. Heu... Malgré que...

ISABELLE. Frédéric !

FREDERIC. J'ai... J'ai dit "malgré tout", moi ?

ISABELLE. Oui ! Tu as dit "malgré tout" !

FREDERIC. Ah bon ? Mais...

ISABELLE. Réponds-moi !

FREDERIC. Mais je sais pas... Pourquoi j'aurais dit "malgré tout" ?

ISABELLE. C'est précisément la question que je te pose !

FREDERIC. Oui, mais... Mais non, non vraiment je vois pas.

ISABELLE. Ne te défile pas !

FREDERIC. Je ne me défile pas ! Pour qui tu me prends ? Tu as l'air d'insinuer que je trouve cet ouvrage moins pertinent que les autres.

ISABELLE. Moins pertinent ??

FREDERIC. Heu... J'ai dit ça, moi ?

*Isabelle se détache de Frédéric, s'éloigne un peu, et croise les bras.*

F R E D E R I C. Oh mais Isa, ne le prends pas comme ça.

I S A B E L L E. Comme quoi ?

F R E D E R I C. Bon, t'as pas l'air très réceptive...

I S A B E L L E. Si, si ! Au contraire. Dis-moi tout ce que tu penses, je t'écoute !

F R E D E R I C. Ce que je pense de quoi ?

I S A B E L L E. Tu le fais exprès ?!

F R E D E R I C. Mais non, pas du tout, mais... On était si bien là, pourquoi il a fallu que tu prennes soudain la mouche comme ça ?

I S A B E L L E. Je ne prends pas la mouche !

F R E D E R I C. Ah si, là tu prends la mouche...

I S A B E L L E. Je ne prends pas la mouche, je te dis ! Mais tu sais très bien que je suis extrêmement susceptible sur le sujet que tu as abordé.

F R E D E R I C. Mais je n'ai rien abordé, je voulais juste être gentil...

I S A B E L L E. Ah parce que depuis le début, tout ce que tu m'as dit sur mes romans c'était uniquement par gentillesse ?

F R E D E R I C. Tu es vraiment pénible ce soir !

I S A B E L L E. Je ne suis pas pénible, je veux juste que tu me dises sincèrement ce que tu penses !

F R E D E R I C. Mais tu sais très bien que c'est ce que j'ai toujours fait...

I S A B E L L E. Non. Visiblement, non.

*Un temps.*

F R E D E R I C. Bon, tu veux vraiment savoir ?

I S A B E L L E. Il était temps que tu te décides...

F R E D E R I C. Quand je t'ai dit que je retrouvais ta sensibilité dans tes romans, c'était vrai, à l'exception de celui que tu écris en ce moment. Car, vois-tu, j'ai le sentiment que les mots que je lis ne te ressemblent plus, je n'ai pas retrouvé l'authenticité qui me séduisait tant dans tes précédents ouvrages. Un peu comme si tu n'écrivais plus par plaisir, mais par nécessité. Tu me parlais tout à l'heure de tes difficultés à trouver l'inspiration, mais je crois qu'en fait il n'y a pas de secret, si t'as pas au fond de toi la verve de la création, en plus de la conviction profonde que tu as quelque chose à dire, ça tombera pas du ciel. D'ailleurs, si tu veux mon avis, on peut pas véritablement créer quelque chose s'il n'y a pas un vécu derrière, un "affect", pour reprendre ta terminologie onirique. Tu ne ressembles absolument pas à ton personnage, Gaël, tu ne passes pas ta vie dans les nuages, dans tes rêves, et ce n'est pas l'introspection éphémère engendrée par l'état d'ivresse qui va y faire quelque chose. Tu es une femme qui va de l'avant, qui préfère l'action à la réflexion. Gaël ne serait pas comme il est s'il pouvait faire avec Marla ce que tu as fait avec moi tout à l'heure, et ce genre de personnage je crains que tu ne puisses le comprendre. Moi, je m'apparenterais plus à ton personnage. Est-ce que tu me comprends ? Je ne suis pas sûr... Je t'amuse, tu me trouves peut-être touchant, intéressant, tu m' observes, mais ça ne suffit pas pour faire de moi ton personnage principal, il en faut plus que ça. Bien sûr je ne dis pas qu'à travers le personnage de Gaël c'est moi que tu essaies de cerner, mais néanmoins je pense que si ça avait été ça, les mots te viendraient naturellement, plus spontanément, et le ton serait donc plus juste. Tu savais ce que tu écrivais avant, plus maintenant. Peut-être aussi que je me trompe, ce n'est après tout que mon avis, et je n'ai pas la vérité absolue.

*Isabelle reste bouche bée. Elle ne se ressert pas de verre, elle boit à la bouteille.*

F R E D E R I C. Tes romans précédents narraient des histoires de femmes de caractère, qui surmontent leurs difficultés pour arriver à leurs fins. Tu as déjà vécu ça plus d'une fois, et c'était pour toi l'occasion de mettre à l'épreuve tes talents d'écriture au service de propos beaucoup plus personnels.

I S A B E L L E. C'est comme ça que tu me vois ?

F R E D E R I C. C'est comme ça que tout le monde te voit, Isabelle. Et lorsque je parle de "talents d'écriture" ce n'est pas de la gentillesse, c'est sincère.

I S A B E L L E. Je le sais bien que c'est sincère, et c'est d'ailleurs ce qui me plaît en toi, tu dis ce que tu penses. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est frustrant d'entendre de la bouche de quelqu'un qui t'est cher une critique non objective. Tu es parfaitement conscient qu'il ne veulent que ton bien et qu'ils te disent ça pour te faire plaisir, les gens comme moi qui ne vivent que par ce qu'ils font ne se contentent absolument pas de ce genre d'intention. Si tu savais comme c'est compliqué de vivre à travers une profession si subjective. Tu ne peux jamais savoir si ce que tu fais est bien ou non, car ça dépend de la sensibilité de chacun, et d'un tas d'autres choses. Sans parler des traînes savates qui te caressent continuellement dans le sens du poil pour assurer leur "relationnel". C'est insupportable, et toi ça ne te mène strictement à rien. Alors oui au début ça peut paraître flatteur, mais au bout du compte tu ne sais plus où tu en es, ce que tu as appris, si t'as évolué, puisqu'au final tu te retrouves au même endroit, à entendre les mêmes choses des mêmes catégories de personnes.

F R E D E R I C. Je ne fais pas partie de ces catégories.

I S A B E L L E. Je sais.

F R E D E R I C. Enfin, par contre je t'avoue que si je te prépare à manger chaque semaine, c'est uniquement dans l'espoir d'avoir enfin ton autographe.

I S A B E L L E, *amusée*. Un jour tu l'auras, je te le promets...

F R E D E R I C. J'entends bien, oui !

I S A B E L L E. Je m'excuse de ma réaction de tout à l'heure, mais à cause des raisons que je viens de te dire, je prends assez mal certaines remarques...

F R E D E R I C. C'est déjà oublié.

I S A B E L L E. Je t'aime, tu sais ?

F R E D E R I C. Moi aussi, je t'aime.

*Isabelle sourit. Elle prends la bouteille, remplit le verre de Frédéric, trinque en tapant la bouteille contre le verre, et finit le reste au goulot.*

I S A B E L L E. A notre mariage !

F R E D E R I C. Notre futur mariage...

I S A B E L L E. Tu sais, je me suis tout de même inspirée d'un de mes rêves pour l'écriture de ce roman.

F R E D E R I C. Ah bon ?

I S A B E L L E. Oui. Le fameux rêve qui hante les esprits du pauvre Gaël.

F R E D E R I C. Raconte-moi.

I S A B E L L E. Je buvais un verre dans un bar assez rétro, avec des amis il me semble, je ne me souviens plus trop, et il y avait un groupe qui se produisait. Un groupe de jazz, avec un chanteur et ses musiciens. J'étais assise juste devant la scène, et j'étais en admiration devant la voix du chanteur. Tout le monde dans la salle rigolait, je ne savais pas vraiment pourquoi, mais je n'ai pas ressenti l'utilité de chercher à comprendre pourquoi. Il n'y avait que moi et le chanteur de jazz. Il me regardait, avec ses grands yeux pleins de sagesse et de générosité. Il n'y avait plus rien qui existait autour, le plafond avait même disparu. Et puis soudain, une jeune fille, honteusement provocante, est montée sur scène, et a commencé à danser avec le chanteur, en l'allumant comme elle pouvait, se déhanchant d'une manière humainement inconcevable, le caressant de partout, comme une prostituée. A ce moment là, je n'existais plus, mais ce qui me faisait le plus mal, c'est que le chanteur y prenait plaisir.

F R E D E R I C. Je pense que je peux le comprendre...

I S A B E L L E. Je t'en prie !

F R E D E R I C. Ca va, je plaisante.

I S A B E L L E. Et ensuite, j'ai fermé les yeux et je me suis bouché les oreilles, comme pour échapper à ce spectacle insoutenable, et j'ai alors senti des mains me toucher de partout, m'éloignant de la scène. J'étais pétrifiée de peur, je ne pouvais plus bouger du tout. J'ai hurlé de toutes mes forces, et je crois que c'est après que je me suis réveillée, en sursaut.

F R E D E R I C. La gueule des voisins s'ils t'ont entendue gueuler comme une hystérique de bon matin.

I S A B E L L E. Sois sérieux deux minutes...

F R E D E R I C. Pardon.

*Frédéric boit une gorgée, puis pose le verre sur la table.*

F R E D E R I C. Il a fait un bon voyage ce rêve avant de finir couché sur papier.

I S A B E L L E. Je m'en suis inspirée, mais je l'ai un peu transformé.

F R E D E R I C. Pour quelle raison ?

I S A B E L L E. Parce que, contrairement à toi, je ne pense pas que la création s'inspire d'un vécu. J'aurais été incapable d'écrire une oeuvre fictionnelle si je m'étais contentée de reprendre ce rêve à la lettre, j'aurais presque eu l'impression d'écrire une autobiographie. J'ai besoin de tout réinventer, de transformer mes pensées pour laisser mon personnage se les approprier. J'ai besoin de m'oublier, de ne me baser que sur des impressions, des sensations. Si j'ai une soudaine envie de baiser, je vais écrire qu'un train rentre dans un tunnel, et si j'ai faim, je vais écrire que mon personnage va vomir après avoir mangé un yaourt avarié. Tout se base sur ma sensibilité au moment où j'écris, et pas sur un quelconque vécu. Bien sûr si j'écrivais un roman policier, j'étudierais la documentation nécessaire pour ne pas être à côté de la plaque, mais tout en gardant à l'esprit que je n'écris pas un guide, un mode d'emploi, mais un roman de fiction, donc avec un regard personnel plus ou moins éloigné de la réalité. La création commence où s'arrête le langage.

F R E D E R I C. Donc si je ne te reconnais pas dans ce roman, ce n'est pas un éventuel manque de sincérité par rapport à toi-même, mais c'est peut-être tout simplement toi qui as changé...

I S A B E L L E. Possible.

F R E D E R I C. Mais alors de quoi tu t'inspires véritablement ?

I S A B E L L E. Je m'inspire d'un contexte, d'une ambiance. Si je reste enfermée chez moi, c'est pour me rapprocher de Gaël, me mettre à sa place, savoir ce qu'il ressent. Je me mets volontairement dans un état relatif à ce que j'écris, et je m'inspire de ce que je ressens dans cet état. Enfin chacun a sa méthode, mais celle-ci c'est la mienne, et je l'assume complètement. Je crois même que si un jour j'écris un roman sur un camé, je prendrais moi-même de la drogue...

F R E D E R I C. J'espère que non, ça pourrait devenir dangereux !

I S A B E L L E. Mais l'écriture est dangereuse. Tu t'imaginais quoi ? Ce ne sont que des mots, et ces mots les uns à la suite des autres doivent émouvoir le lecteur, alors cela va sans dire qu'ils doivent être imprégnés d'une essence de vie, d'une sensibilité particulière. Le choix des mots employés est primordial, mais il n'y a pas que ça. Le choix de la grammaire, de la conjugaison, du temps, le fait de structurer sa phrase en sujet/verbe/complément ou pas. Tout a de l'importance. Il faut savoir ce qu'on écrit, savoir où on veut en venir, ne pas écrire pour écrire, mais seulement si on a quelque chose à dire. Je rebondis sur ce que tu me disais tout à l'heure, mais tu avais raison, et c'est peut-être la raison pour laquelle ce que j'écris en ce moment est moins appréciable. J'écris pour pouvoir payer mon loyer, voilà le problème. Alors bien sûr je pourrais facilement pondre un roman de gare grand public qui plairait à la majorité, et qui marcherait bien. Ça je suis plus que qualifiée pour y arriver sans difficultés, mais ce n'est pas moi, ce n'est pas ce que je veux faire. Et à défaut d'écrire un roman sur un "coup d'inspiration", je me force à maîtriser comme je peux l'authenticité de mes mots avec mes moyens d'inspiration artificiels.

F R E D E R I C. Je vois, ce n'est donc pas ça la véritable inspiration pour toi...

I S A B E L L E. La "véritable inspiration" ? Je ne pourrais même pas te la définir. Pour le coup, celle-la est vraiment imprévisible. Elle peut venir d'une image, d'un son, d'une odeur, d'un souvenir, d'un rêve... Tu ne peux absolument pas la maîtriser, ni même la prévoir, mais quand elle est là, tu la sens dans tes tripes, et tu sais ce qu'il te reste à faire : trouver d'urgence un papier et un stylo !

F R E D E R I C. Mais tu es dépendante d'elle.

I S A B E L L E. Complètement dépendante. Elle est devenu ma raison d'être. Et paradoxalement, il ne faut pas la chercher, sinon tu ne la trouves jamais, c'est elle qui vient à toi, et pas le contraire...

*Un temps. Isabelle ne tient plus en place, elle a trop bu ce soir.*

F R E D E R I C. Bon, et si on allait l'attendre ailleurs ? Je t'invite à sortir !

I S A B E L L E. Oui, ça me paraît être une bonne idée.

*Isabelle se lève tant bien que mal. Elle prend le verre de Frédéric, et elle le boit d'une traite.*

# **S E Q U E N C E   I I I**

## 11. SCENE D'UN THEATRE - INTERIEUR

Pierre reste un moment stoïque devant la chute de Carole.

PIERRE  
**Isa...?**

D'un pas hésitant, il se dirige vers elle, et s'accroupit juste en face.

PIERRE *secouant Carole*  
**Isa... Répond-moi ! Isabelle !!**

CAROLE *d'une petite voix*  
**Serre-moi fort...**

Pierre la relève doucement, et la prend dans ses bras.

PIERRE  
**Ne t'inquiète pas, je suis là.  
Je serai toujours là pour toi...**

La lumière baisse progressivement, jusqu'au noir total, lequel suivi de très près par un tonnerre d'applaudissements.

La lumière revient peu de temps après, nous laissant découvrir Carole et Pierre, debout sur la scène, se tenant la main. Ils ont le sourire aux lèvres, et s'inclinent pour saluer le public, qui continue d'applaudir chaleureusement. Ils se retournent, reculent de quelques pas, s'avancent en bout de scène, puis saluent à nouveau le public, en applaudissant à leur tour.

Ceci étant fait, ils retournent dans les coulisses avec dynamisme.

Dans les rangs du public, des gens commencent tranquillement à se lever, et plusieurs remarques et discussions s'entremêlent de plus en plus dans un brouhaha indéfinissable. Tous ont l'air satisfaits de la pièce de théâtre qu'ils viennent de voir, à l'exception d'un seul, un homme assis au fond de la salle, un homme au regard sombre, le mari de Carole.

## **12. ESPLANADE A LA SORTIE DU THEATRE - EXT/NUIT**

Pierre et Carole sortent par la porte de service, et emprunte la petite ruelle qui les amène vers l'entrée du théâtre, et s'accordant quelques regards complices.

PIERRE  
**C'était vraiment chouette ce soir.**

CAROLE *souriante*  
**Ouais ! Faut dire aussi qu'on a eu un public particulièrement accueillant, très à l'écoute. Le moment avant le baiser... Ils ont été bien sensibles à ton humour !**

PIERRE  
**Oui, je suis content que cette scène ait bien fonctionné.**

Un temps. Carole regarde Pierre.

CAROLE  
**Je te sens pas très enthousiaste.**

PIERRE  
**Si, si ! Je suis juste un peu fatigué...**

Ils se sourient, et arrivent au bout de la ruelle. Il y a beaucoup de monde, la majorité du public est restée sur l'esplanade devant l'entrée du théâtre.

Un ami de Pierre vient de l'apercevoir, il lui fait signe de la main. Pierre hoche la tête en souriant, puis se retourne vers Carole.

PIERRE  
**Je vais voir rapidement des amis.**

CAROLE  
**Ok, moi je vais fumer une clope un peu plus loin.**

PIERRE  
**On se rejoint après ?**

CAROLE  
**Ca marche !**

Cherchant à passer discrètement au travers de la foule, elle croise néanmoins quelques admirateurs, auxquels elle renvoie leur sourire.

HOMME 1  
**Félicitations !**

CAROLE *au sourire figé*  
**Merci.**

FEMME 1  
**Très beau spectacle.**

CAROLE  
**Oui, merci...**

FEMMES 2 *posant sa main sur le bras de Carole*  
**Bravo ! Vous étiez magnifique !**

CAROLE  
**Merci madame, merci beaucoup !**

Encore quelques sourires reconnaissants de part et d'autres, et Carole réussit enfin à s'isoler un peu plus. Elle sort une cigarette de son paquet, et se l'allume.

C'est alors qu'elle aperçoit Patrick, son mari, assis sur le muret d'une fontaine, la regardant fixement. Ils restent à se regarder un petit moment, puis il se décide à adresser à sa femme un sourire discret. Bien que mitigé, elle lui sourit à son tour, et ensuite le rejoint tranquillement. Un bref baiser sur la bouche, puis un silence gêné s'installe à nouveau.

CAROLE *avec une courtoisie forcée*  
**Ca va ?**

PATRICK *quelque peu blasé*  
**Ca va...**

Un temps.

Carole regarde ailleurs, mais Patrick ne la lâche pas du regard. Elle croise le regard de son mari, et ils se sourient à nouveau.

CAROLE  
**Tu... Tu as aimé ?**

PATRICK  
**Le spectacle ? Oui, beaucoup.**

CAROLE  
**Pierre est extraordinaire sur scène.**

PATRICK  
**Sans doute...**

CAROLE  
**Tu ne trouves pas ?**

PATRICK *détaché*  
**Je devrais ?**

Patrick se lève, et effectue quelques pas autour de Carole.

CAROLE *d'une naïveté volontaire*  
**Quelque chose ne va pas ?**

PATRICK *marquant un temps*  
**T'as une clope pour moi ?**

CAROLE  
**Heu... Oui ! Oui bien sûr.**

Elle sort son paquet de cigarette de son sac à main, l'entrouvre, et le tend à son mari, qui se sert lui-même.

Il allume sa cigarette en même temps que sa femme jette la sienne.

PATRICK  
**Bon, on rentre ?**

CAROLE  
**Ben en fait je... Enfin, j'avais prévu de boire un verre...**

PATRICK *cynique*  
**Ah oui, oui bien sûr. J'aurais du m'en douter, quel con !**

CAROLE  
**Qu'est-ce que tu veux dire ?**

PATRICK *regardant ailleurs*  
**Rien, je me comprends.**

CAROLE *insistante*  
**Comment ça, "tu te comprends" ?  
Parle-moi un peu ! Dis-moi, qu'est-ce qu'il y a ?**

PATRICK  
**Tu vas boire un verre avec ce Pierre.**

CAROLE  
**Oui ! Et alors ? Il y a un problème ?**

PATRICK  
**Non, non. Il n'y a aucun problème.**

CAROLE  
**Ben si, visiblement ça te travaille...**

Patrick soupire lourdement. Il se rassoit sur le muret.

Un temps. Un homme passe à proximité.

HOMME 2 *à Carole*  
**Je vous ai trouvée exceptionnelle !  
Bonne continuation !**

CAROLE  
**Heu... Oui, merci...**

L'homme s'éloigne. Patrick le montre du doigt avec un rire caustique.

PATRICK  
**C'est qui lui ?**

CAROLE  
**Je sais pas. Personne.**

PATRICK  
**Il s'appelle "personne" ?**

CAROLE

**Non mais je sais pas, un type qui a bien aimé la pièce. Tu sais Pierre doit lui aussi avoir son lot d'admiratrices...**

PATRICK

**Tu t'entends bien avec ton partenaire de théâtre. Enfin, je dis "partenaire de théâtre", mais je devrais dire "partenaire" tout court...**

CAROLE

**Quoi ? Attends, attends ! Tu insinues quoi, là ?**

PATRICK

**Moi ? J'insinue rien...**

CAROLE *exaspérée*

**Arrête, tu veux ? Tu viens de dire quelque chose d'important ! Tu crois qu'il se passe quelque chose entre Pierre et moi ?**

PATRICK

**C'est pas ce que j'ai dit.**

CAROLE

**Non, mais tu le penses !**

PATRICK

**A ton avis ?**

CAROLE

**Mais c'est ridicule, enfin... Je comprends parfaitement que ça ne doit pas être évident pour toi, mais rentre-toi bien dans la tête que Pierre et moi on fait du théâtre. C'est pas la réalité, c'est juste de la comédie !**

PATRICK *plus direct*

**Ah ouais ? Et comment je peux faire la différence moi ?**

CAROLE

**Enfin... C'est pas la première fois que tu me vois jouer.**

PATRICK

**Non, c'est vrai, mais jamais dans ce genre de rôle !**

CAROLE

**Tu vois, tu parles toi-même de "rôle" !**

PATRICK

**Evidemment que je parle de "rôle" ! Le problème, c'est pas ce que je pense, c'est ce que je ressens... Je sais parfaitement ce que c'est que de jouer la comédie, et je sais très bien que c'est ce que tu fais. Mais essaie de t'imaginer, ne serait-ce qu'une seconde, ce que j'ai pu ressentir au moment où tu t'approches de lui, le regard plein de désir, le genre de regard qui rend un homme plus fort. Ça fait des années que tu me m'as plus regardé comme ça, et lui tu lui accordes ce regard que tu n'accordes pas à ton propre mari ?**

CAROLE

**Mais c'est faux, tu l'as dis toi même...**

PATRICK

**Bien sûr que c'est faux, c'est pas la question !  
Mais c'est ce que j'ai vu, et même si ma tête me dit le contraire, mon coeur, lui, en a pris un sacré coup.  
Je t'aime Caro, je tiens à toi comme à personne d'autre.**

Carole change d'expression, et s'assoit à côté de son mari.

CAROLE *compatissante*

**Je sais, mon coeur, et moi aussi, crois-moi...**

PATRICK *la gorge serrée*

**Je fais pas de théâtre, moi !**

**Je connais rien à vos codes, je suis pas à même de savoir où se situe la limite entre le jeu et le reste !**

Elle le prend dans ses bras, et colle sa tête contre la sienne.

CAROLE *le consolant*

**Mais oui, je sais. Je te demande pardon, chéri.**

**Il faut que tu me fasses confiance, hein ?**

**Je te fais le serment que du moment où je suis sur scène, ce n'est rien d'autre que du jeu...**

Patrick enlève délicatement les bras de sa femme, en veillant à ne pas croiser son regard. Se rendant compte que sa cigarette s'est consumée, il la laisse tomber au sol, et l'écrase avec son pied. Carole le regarde d'un air triste.

PIERRE *au loin*  
**Carole !**

Elle ne se retourne pas. Pierre se rapproche d'elle.

PIERRE  
**Carole...**

Elle se retourne.

PIERRE  
**Enfin, des amis vont se joindre à nous.  
C'est toujours bon pour toi ?**

CAROLE *distracte*  
**Oui...**

Elle se retourne vers Patrick, et pose sa main sur sa jambe.

CAROLE  
**Tu peux venir avec nous, si tu veux.**

PATRICK *se levant du muret*  
**Non, je vais rentrer.  
Appelle-moi si tu veux que je vienne te chercher.**

CAROLE  
**Mais non, t'es fou, je prendrai le métro...**

PATRICK  
**C'est toi qui vois.**

Patrick tourne les talons, et s'éloigne, sans demander son reste. Carole reste un moment à le regarder, puis rejoint Pierre, qui met son bras sur ses épaules.

### **13. BAR DU COIN - INT/NUIT**

Carole, Pierre et ses amis se retrouvent dans une sorte de "bar d'artistes". Des musiciens, des peintres, des metteurs en scène, des comédiens, tous parlant d'art, de leurs projets passés et futurs, de leurs ambitions de refaire le monde.

SERVEUR à Carole

**Vous désirez autre chose ?**

CAROLE

**Oh je prendrais bien un deuxième citron pressé.**

SERVEUR

**Je vous amène ça de suite !**

CAROLE *souriante*

**Merci beaucoup !**

Pierre, une cigarette aux doigts de sa main droite, et une bière dans sa main gauche, regarde Carole en pouffant de rire.

PIERRE

**Toujours résolue à ne pas boire d'alcool ?**

CAROLE

**Plus que jamais.**

PIERRE

**T'as bien raison. La boisson que je bois donne une forte envie de pisser, et je vais d'ailleurs à l'instant vous abandonner un petit instant...**

AMI DE PIERRE 1

**Ne t'inquiète pas, on va bien s'occuper d'elle...**

PIERRE

**J'entends bien oui !**

Pierre écrase sa cigarette dans le cendrier, et se lève en direction des toilettes.

AMI DE PIERRE 1 à Carole

**C'est marrant, t'es vraiment différente de ton personnage.**

CAROLE

**A quoi tu vois ça ?**

AMI DE PIERRE 1

**Ben je sais pas... Tu bois pas d'alcool, tu m'as l'air plutôt réservée, enfin t'as pas un sale caractère comme la romancière que t'interprètes, et de ce que j'ai entendu, t'as jamais écrit une ligne.**

CAROLE

**Et ça t'étonne ?**

AMI DE PIERRE 1

**Faut pas un peu ressembler à son personnage ?**

CAROLE

**Absolument pas. C'est un travail particulier.**

Un deuxième ami de Pierre, assis à côté du premier, qui participait passivement à la conversation, esquisse une expression d'admiration.

AMI DE PIERRE 2

**C'est un vrai métier !**

CAROLE

**J'ai pas vraiment de mérite, c'est très technique.**

Le serveur pose le citron pressé commandé par Carole en face d'elle.

CAROLE au serveur

**Merci !**

SERVEUR

**A votre service...**

Carole boit une gorgée de son verre, puis s'empare de son paquet de cigarette, en extrait une, et l'allume avec un briquet posé à proximité. Elle s'accoude ensuite à la table en regardant fixement les amis de Pierre.

CAROLE *d'un ton pédagogue*

**En fait, si vous voulez savoir, il y a deux catégories de comédiens. Il y a ceux qui éprouvent la nécessité de s'investir totalement dans leur personnage, de ressentir ce que le personnage ressent, afin de pouvoir le faire réellement exister sur scène. Et à côté de ça, il y a ceux qui utilisent toutes les techniques théâtrales, entre autres orales et gestuelles, pour "donner l'impression de", faire croire que l'on devient le personnage qu'on joue.**

AMI DE PIERRE 1

**J'en déduis que toi tu as choisi la deuxième solution...**

CAROLE

**C'est ça. Je préfère interpréter mon personnage plutôt que de le devenir.**

AMI DE PIERRE 2

**Mais tu as essayé de faire autrement ?**

CAROLE

**Oui, mais ça demande un investissement beaucoup plus important, il faut se conditionner, faire un travail énorme sur soi-même, s'oublier totalement pour pouvoir devenir quelqu'un d'autre.**

AMI DE PIERRE 2

**Et qu'est-ce qui t'a fait te décider ?**

CAROLE

**Et bien j'y ai beaucoup réfléchi, et je suis finalement arrivée à la conclusion qu'il valait mieux que ce soit moi qui ne ressentent rien, et que ce soit le public qui ressentent les émotions déclenchées par le jeu théâtral, plutôt que l'inverse...**

Pierre revient des toilettes, et se rassoit à sa place.

AMI DE PIERRE 1 *à Pierre*

**T'es tombé dans la cuvette ou quoi ?**

PIERRE

**Oh je t'en prie !**

AMI DE PIERRE 2 *ne quittant pas Carole du regard*

**Ton raisonnement est, je trouve, un peu radical. Moi je pense que l'un n'empêche pas l'autre.**

CAROLE

**Il y a effectivement de très grands acteurs qui s'attellent à développer la première méthode. Mais c'est beaucoup plus risqué, si tu t'investis trop dans l'interprétation tu risques de t'enfermer dans ta bulle, et au final tu ne joues que pour toi, et pas pour le public, qui va très vite s'ennuyer.**

PIERRE *regardant à tour de rôle Carole et son interlocuteur*

**Vous parlez de quoi ?**

AMI DE PIERRE 1

**De théâtre, pour changer...**

**Bon, c'est à mon tour d'aller pisser. A tout de suite !**

Il se lève de table, ce qui ne déconcentre pas Carole et l'autre ami de Pierre.

AMI DE PIERRE 2 *à Carole*

**Mais si jamais c'est réussi, tu ne vas pas nier que ça peut être grandiose...**

CAROLE *un peu décontenancée*

**Oui... Oui en effet, c'est possible.**

**Ben d'ailleurs tu as devant toi un fin partisan de cette vision du théâtre, qui malgré tout réussit très bien.**

PIERRE *légèrement éméché*

**Mais de quoi vous parlez ?**

CAROLE *posant amicalement sa main sur le cou de Pierre*

**On parle du dur métier de comédien, et que je serais plutôt apte à partager l'avis de Diderot à ce sujet !**

PIERRE

**Ah oui ! Je vois.**

AMI DE PIERRE 2 *à Pierre*

**C'est quoi ton avis sur la question ?**

PIERRE  
**La question...?**

CAROLE *amusée*  
**Laisse, il est en train de jouer "l'homme bourré" !**

Ils rigolent à gorge déployée. Pierre aussi, même s'il ne sait pas pourquoi.

Un temps. Carole profite de cet instant de silence pour regarder autour d'elle. Le barman sert avec dynamisme et professionnalisme un verre à un artiste, sans doute un écrivain, qui a l'air complètement perdu, et déprimé.

Pendant qu'elle a le dos tourné, Pierre lui prend une cigarette de son paquet, posé sur la table, ne manquant pas d'esquisser un sourire complice à son ami.

Les yeux de Carole sont, en revanche, teintés d'une certaine gravité. Son regard s'échoue maintenant sur un jeune couple regardant une émission de variétés sur un poste de télévision accroché au mur. Ils ont l'air heureux.

Elle se retourne vers Pierre avec un petit sourire d'assurance.

CAROLE  
**Pierre ?**

PIERRE  
**Oui ma douce ?**

CAROLE  
**J'arrête.**

PIERRE  
**Tu arrêtes... Tu arrêtes quoi ? Tu arrêtes de fumer ?**

Pierre se met à rire en regardant son ami, qui l'accompagne.

CAROLE *toujours souriante*  
**Non, non. Ça je continue...**

Pierre et son ami continuent à rire.

CAROLE  
**...mais par contre, j'arrête le théâtre.**

Pierre perd subitement son sourire, et son état d'ébriété disparaît comme un éclair. Il regarde Carole, semblant déterminée, et commence à comprendre.

PIERRE *esquissant un sourire désespéré*  
**Tu... Tu me fais marcher, là ?**

CAROLE  
**Non, Pierrot. Le théâtre, c'est fini pour moi.**

Pierre ne sait plus quoi dire, cette nouvelle le laisse sans voix. Son ami revient des toilettes, et se rapproche de lui.

AMI DE PIERRE 1 *à Pierre*  
**Je viens de voir l'heure, je pense qu'on va pas tarder.**

AMI DE PIERRE 2  
**Quelle heure il est ?**

AMI DE PIERRE 1  
**Prêt de deux heures du matin...**

AMI DE PIERRE 2  
**Oulà oui, ça sent le départ !**

Pierre n'y prête pas attention, et ne lâche pas Carole du regard.

AMI DE PIERRE 2 *à Pierre*  
**Je crois qu'on va y aller, nous.  
Tu nous en veux pas ?**

PIERRE *hébété*  
**Non, non... On se rappelle...**

CAROLE  
**Je pense que je vais y aller aussi.**

PIERRE  
**Non Caro ! S'il te plaît, reste encore un peu...**

CAROLE

**Ben c'est qu'après il risque de plus y avoir de métro.**

PIERRE

**Ne te tracasse pas pour ça, je te raccompagne.  
Je voudrais qu'on parle un peu toi et moi.**

CAROLE

**Bon, si tu veux...**

Les amis de Pierre restent un moment immobiles, puis se décident à bouger.

AMI DE PIERRE 2

**Nous on y va. Bonne fin de soirée !**

AMI DE PIERRE 1

**Bonsoir !**

CAROLE

**A bientôt !**

PIERRE *sans se retourner*

**C'est ça, oui... A bientôt.**

Carole et Pierre restent un bon moment à se regarder sans rien se dire. Une serveuse passe à côté de la table, Pierre se retourne vers elle instantanément.

PIERRE *levant la main*

**Garçon ! Heu... Fille !**

SERVEUSE *vexée*

**Oui, monsieur...**

PIERRE

**Est-ce que ce serait possible d'avoir une autre  
pression s'il vous plaît ?**

SERVEUSE

**Oui.**

PIERRE

**Merci, vous êtes bien aimable.  
Et je m'excuse pour...**

La serveuse se contente d'un simple mouvement de main, en guise de pardon, avant d'aller chercher la commande de son client.

CAROLE *amusée*  
**Je crois que tu l'as vexée...**

PIERRE  
**Peut-être oui... Mais n'empêche c'est con, on est habitué à dire "garçon" pour appeler un serveur, et quand c'est une serveuse on sait plus quoi dire ! C'est absurde quand même.**

CAROLE  
**Oui, c'est absurde. Un peu comme choisir de vouer sa vie à jouer des personnages imaginaires, au détriment de soi-même...**

PIERRE *se souvenant soudain de la décision de Carole*  
**C'est vraiment ce que tu penses de ta vie ?**

CAROLE  
**Ca fait déjà un petit moment que j'y pense, et ce qui s'est passé tout à l'heure m'a aidé à me décider.**

PIERRE  
**Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé tout à l'heure ?**

CAROLE  
**Ben, ça c'est plutôt mal passé avec Patrick, mon mari.**

PIERRE  
**Ah le type à côté de la fontaine... C'était ton mari ?**

CAROLE  
**Oui, tu l'as jamais vu auparavant ?**

PIERRE  
**Ben non, tu ne me l'as jamais présenté...**

CAROLE *avec un rire détaché*  
**Ah bon... Voilà encore un fait qui prouve bien que ce que je pense n'est pas si éloigné de la réalité.**

PIERRE  
C'est-à-dire ?

CAROLE *marquant un temps*  
Tout à l'heure, Patrick m'a fait une sorte de crise de jalousie, il n'a pas supporté de me voir sur scène durant les moments où les personnages lient une relation plus ou moins intime. Non pas par manque de confiance, mais plutôt parce qu'il n'arrivait pas à faire la différence avec la réalité.

PIERRE  
Tu veux dire qu'il pense que tu jouais pas la comédie ?

CAROLE  
Pas exactement. En fait ça l'a touché, même blessé...

PIERRE  
Et... Et il sait, pour nous ?

CAROLE  
Non. Enfin je pense pas... Mais c'est pas la question. Ce que je veux dire, c'est que je sens que le théâtre ne me convient plus, je m'y perds plus qu'autre chose. On joue ensemble, on baise ensemble, je joue la comédie sur scène, je joue la comédie chez moi. Je sais plus où j'en suis. J'ai acquis la capacité de tromper, de mentir, et j'y arrive tellement bien que ça me fait peur. Ça devient dangereux. L'art de la comédie c'est une drogue, c'est comme avoir entre ses mains un masque plus vrai que nature qu'on est libre de mettre ou pas, quand on veut, et où on veut. J'y ai consacré tellement de temps dans ma vie... Je me souviens, il y a plusieurs années, quand j'allais voir une pièce de théâtre, souvent il m'arrivait de me cacher les yeux pour ne me concentrer que sur la diction des comédiens, et de me boucher les oreilles pour n'analyser que leurs gestes. C'était une véritable passion, et peu à peu j'en ai fait un mode de vie. Et final, pourquoi faire ? Pour passer le reste de mon existence à mentir aux autres ? A me mentir à moi-même ? C'est pas une vie ça ! Ça ne m'intéresse plus.

PIERRE

**Mais, on est pas bien ensemble ?**

CAROLE

**Je te parle pas de ça, je ne suis pas en train de parler d'une simple relation d'adultère, je te parle d'une philosophie, d'une manière d'appréhender la vie.**

PIERRE

**Tu veux dire que c'est terminé ?**

CAROLE

**Ca t'attristerait à ce point ?**

PIERRE

**Comme c'est cruel et petit de ta part...  
Comment tu peux être aussi froide ?**

Carole regarde ailleurs. Pierre ne regarde qu'elle.

Un temps.

PIERRE *prenant la main de Carole*

**Carole, réponds-moi !**

**Pour une fois, dis-moi ce que tu ressens vraiment !**

CAROLE *inexpressive*

**Je crois que la serveuse t'a oublié.**

Une gêne s'installe.

Les artistes parlent d'art, les serveurs servent, les couples sont ensemble, les boissons gazeuses font des bulles, mais le tout a une saveur étrange, inhabituelle, comme si l'apparente normalité des choses était corrompue.

Pierre lâche la main de Carole.

PIERRE *d'une voix teintée d'amertume*

**Je vais aller la chercher...**

Pierre se lève de table. Pendant ce temps, Carole prend ses affaires, se lève en regardant dans la direction empruntée par Pierre, et sort discrètement du bar.

## **14. RUE - EXT/NUIT**

Carole marche, l'esprit ailleurs, ne regardant que ses pieds effectuer un pas à la suite de l'autre. Elle tient une cigarette, fraîchement allumée, qu'elle amène à sa bouche, d'une main fébrile, de temps à autre. Elle lève les yeux vers le ciel, ils sont humides, et l'expression de son visage tourmentée.

Au coin de la rue, un mime, effectuant quelques acrobaties et pitreries. Carole passe à côté de lui, faisant mine de ne pas le voir, mais après l'avoir dépassé de quelques mètres, une intuition soudaine la fait se retourner. Il a arrêté son numéro de mime, et se tient debout, droit comme un piquet, la regardant fixement dans les yeux. Carole se sent gênée. Le mime, par de grands gestes, fait mine de s'essuyer les yeux, comme pour imiter quelqu'un qui pleure, ce qui fait brièvement sourire Carole, essuyant à son tour ses larmes. C'est alors que le mime se rapproche d'elle en de grandes enjambées, ne la quittant pas des yeux, et s'emparant délicatement de sa cigarette. Il tient le mégot du bout des doigts, et se pince le nez avec son autre main, avec un rictus de dégoût prononcé. Un large sourire sincère se dessine sur le visage de Carole, et elle se met à rire pour de bon lorsque le mime bouge son doigt de droite à gauche juste en face de son visage, tout en lui adressant une expression faciale moralisatrice, caricaturale au possible. Il finit par rentrer la cigarette dans son autre main, au poing fermé, et fait apparaître à la place une belle rose rouge, qu'il offre ensuite à Carole, en tapotant des mains gaiement, comme pour célébrer un heureux événement. Carole a le regard d'une petite fille à qui on aurait offert une friandise. Elle remercie le mime en joignant les mains, et en se courbant devant lui. Ce dernier l'imité immédiatement en reproduisant des mouvements d'arts martiaux asiatiques, ce qui fait à nouveau rire Carole, qui tourne les talons, après lui avoir envoyé un baiser imaginaire avec la main. Le mime retourne à sa place d'origine en continuant son art martial grand-guignolesque. Carole le regarde un moment, puis reprend son chemin.

## **15. METRO - INT/AUBE**

Carole est assise sur un siège du métro, quasi-vide, la tête appuyée contre la vitre, regardant le paysage défilier, l'air pensif.

# **E P I L O G U E**

## **EDITO.**

---

*Pour ce numéro spécial, notre magazine est allé à la rencontre du metteur en scène Alfred Bucchi, qui, à l'occasion de la sortie de son dernier long-métrage, a bien voulu nous accorder un peu de son temps afin de répondre à nos questions.*

*L'histoire du film s'articule autour du personnage de Carole, une comédienne de théâtre trentenaire, qui, à force de jouer la comédie, sur scène mais aussi dans la vie de tous les jours, se demande si elle est vraiment faite pour ça, et commence à douter d'elle-même, de la pertinence de ses choix d'avenir.*

### ***D'où vous est venue l'idée de ce projet ?***

La naissance du projet provient en premier lieu d'une volonté de mettre en abîme, de filmer des acteurs jouant des comédiens, interprétant eux-mêmes des rôles. J'ai depuis toujours voulu mettre en scène des arts dramatiques forts, que ce soit par le biais d'un comédien de théâtre donnant vie à son personnage, ou d'une chanteuse d'opéra faisant éclater, simplement par son vocalisme, une émotion forte et intense. J'ai d'ailleurs pris la décision de faire moi-même du théâtre afin de pouvoir me projeter dans l'histoire, de mieux saisir les enjeux moraux dans lesquels sont ancrés mes personnages, et pouvoir ainsi apporter une profondeur supplémentaire au récit par un certain vécu.

### ***Pourquoi le théâtre, plutôt qu'autre chose ?***

Eh bien j'ai voulu prendre comme toile de fond le milieu théâtral afin de pouvoir peindre le portrait d'une femme qui se trompe, qui se ment et s'enlise dans une illusion qu'elle s'est fondée toute seule. Elle se prend ainsi à son propre piège, et n'en prend conscience qu'une fois le stade de non-retour franchi. J'ai choisi ce milieu précisément pour l'aspect du jeu, le fait d'endosser le rôle d'un personnage. C'est aussi un contexte dans lequel les émotions sont amplifiées. Par exemple, avant une représentation, la pression est telle que l'on n'a aucune pudeur, on est mis à nu, il y a une solidarité immense qui naît en ce lieu, il n'y a plus aucun sentiment de honte, on se laisse complètement aller, on s'abandonne au ressenti, laissant de côté la réflexion.

### ***Pourquoi avoir voulu en faire un film ?***

C'est le point de vue cinématographique qui m'intéressait pour cette histoire, parce que c'est le cinéma qui nous permet d'observer des détails que nous serions dans l'incapacité de voir lorsque nous ne faisons qu'assister à une pièce de théâtre. C'est grâce au cinéma que je me suis donné la possibilité d'attirer l'attention sur les éléments que je veux montrer, parce qu'il n'y a que le cinéma qui irait placer la caméra là où nous n'aurions jamais osé mettre les pieds, de manière à appréhender les coulisses d'un théâtre, l'envers d'un décor sous un certain angle, un certain regard, un point de vue.

### ***Comment avez-vous fait pour séparer l'univers théâtral de la vraie vie, pour marquer cette dualité qui anime votre personnage principal ?***

Pour répondre à cette question, je vais devoir vous parler strictement en termes techniques de mise en scène, car c'est en utilisant le mouvement et la fixité de la caméra que je me suis penché sur cette problématique. De cette manière de confronter la fixité au mouvement se dégage un contrepoint, car le plan fixe aurait plutôt tendance à retenir l'attention du spectateur, alors que le plan en mouvement le rendrait moins attentif. Dans le contexte du film, cette dualité démontrerait en quelque sorte que ce qui attire en premier le regard, c'est l'apparence, et qu'il faut faire l'effort de creuser plus profond pour découvrir la vérité. De plus, tant que nous sommes sur la scène, il n'y a aucun mouvement de caméra autonome, ils sont toujours portés par l'action d'un personnage. En contrepartie, tout ce qui se passe hors de la scène, dans la vie de tous les jours, bénéficie de nombreux mouvements de caméra, qu'ils soient fluides ou hésitants. En gros, tout ce qui fait avancer la dramaturgie est filmé en mouvement. La caméra incarne en quelque sorte un personnage à part entière, poussant Carole si elle est sur la bonne voie, et la retenant par la fixité lorsqu'elle s'enlise sans le savoir dans sa propre tromperie. La caméra prend l'initiative d'aller chercher ce que Carole n'ose pas atteindre, ou ce dont elle ne pense pas avoir besoin. La caméra se déplace par une volonté propre pour lui offrir un visuel, un indice, une clé. La caméra est l'"ange gardien" de Carole.

***Mais confronter le théâtre et le cinéma ne serait-ce pas un enjeu risqué ?***

Très risqué, et avec ce film je n'ai pas résolument répondu à cette question, mais je pense malgré tout y avoir apporté quelques pistes, quelques chemins à explorer. J'ai eu l'occasion de lire quelques critiques cannoises qui ont reproché au film une certaine lenteur, mais il faut bien se rendre compte qu'il n'y a pas de « cut » dans une pièce de théâtre, chaque scène est vécue du début à la fin, et les comédiens incarnent leur personnage de la tête aux pieds. Voilà également ce que j'ai voulu retranscrire. Il est vrai que je n'ai pas hésité à rester le temps qu'il faut sur un personnage s'il est porteur d'une émotion forte dans le contexte à l'intérieur duquel ce qu'il fait, ce qu'il dégage, ce qu'il dit, et aussi ce qu'il ne dit pas, est transfiguré dans son apparente banalité, et pourtant si révélateur d'un comportement spécifique affecté par une situation. Et, malgré l'abondance de dialogues, fruit du genre théâtral dans lequel je me suis inscrit, ce sont plutôt les silences que je suis allé filmer, non pas ceux qui parlent, mais ceux qui écoutent, car la vérité ne vient pas de ce qui est dit, mais de ce qui est ressenti.

***S'il y en a un, quel cinéaste vous a inspiré ?***

Il y en a un, et c'est un cinéaste russe. Celui qui m'a donné envie de faire du cinéma, Andreï Tarkovski. Je suis un grand fan de tous ses films, et j'ai depuis toujours admiré sa conception du cinéma. J'ai d'ailleurs plus ou moins adopté cette vision pour la réalisation de ce film, davantage basé sur le mouvement de caméra que sur le « cut », ceci servant bien entendu son propos, qui est le jeu en temps réel. Une véritable prestation ne subit aucune coupure.

***Vous en êtes actuellement à votre cinquième film. Avez-vous pu, grâce à cette expérience, vous forger votre propre conception du cinéma ?***

Je crois qu'il est malheureusement encore un peu tôt pour avoir une telle démarche. Il serait, je pense, prématuré de ma part d'avoir une approche purement analytique de l'univers cinématographique, de prétendre pouvoir en desceller les secrets, et de pouvoir m'en faire ma propre opinion. Peut-être un jour viendra où j'arrêterais de me poser des questions sur mes films, passés et futurs, et que je me pencherais sur la question du "cinéma". Cette question là, seuls les plus grands ont tenté d'y répondre, et, chacun à leur manière, ont réussi à y apporter leurs propres réponses, et ainsi à contribuer à son évolution. Le cinéma est un art si vaste, si passionnant, que parfois je m'y perds un peu...

***Le cinéma n'est visiblement pas votre seule préoccupation. Dans votre film, vous abordez également d'autres arts. Comment gérer tout ça ?***

Effectivement, au-delà du théâtre j'aborde aussi d'autres moyens d'expressions artistiques par une mise en abîme perpétuelle. Ce choix est tout à fait personnel, je m'intéresse de près à toutes les formes de création qui font appel à l'imaginaire, et plutôt que d'inclure dans une seule et même histoire des prétextes scénaristiques et dramaturgiques pour en assurer le traitement, j'ai préféré une démarche plus respectueuse par rapport à chacun de ces arts. Comme vous l'avez justement remarqué, il s'agit en effet d'une comédienne de théâtre interprétant le rôle d'une romancière, s'attelant elle-même à l'écriture d'un roman traitant d'un jeune rêveur, non exempt de la chaîne puisqu'il rêve lui-même d'une chanteuse d'opéra, incluant ainsi l'art musical, d'une manière néanmoins plus lyrique. Sans doute une manière comme une autre de montrer que le cinéma, je pense, est un condensé de tous ces arts, chacun d'entre eux y étant exploité à plusieurs reprises. Mais cet aspect, bien que présent dans le film d'une façon moins apparente, plus en profondeur, est en réalité au cœur de ma thématique, qui est en quelque sorte la création artistique dans sa globalité, l'oubli de soi, de la surface des choses, et l'explosion des sens, de l'émotion à l'état brut. Cette manière de procéder est certes peu conventionnelle, mais a néanmoins l'intérêt de réunir tous ces modes d'expression, et les amener à se confronter d'eux-mêmes. On a tendance à les dissocier un peu trop facilement, alors qu'ils demeurent complémentaires.

***Littérature, théâtre, cinéma... Pensez-vous avoir réalisé le film parfait ?***

Le film parfait ? (*rires*) Excusez-moi mais le fait d'employer le terme "parfait" en l'associant à un film me fait un peu rire... En fait, je ne pense pas qu'un "film parfait" puisse exister, et si tant est qu'il existe, ce ne serait pas le meilleur. Je m'explique : un film, c'est comme un regard, il a sa propre personnalité, et inévitablement ses défauts et ses qualités. Mais ces défauts font parti d'un tout, et ce sont grâce à eux qu'on peut qualifier le cinéma de "septième art". L'art est une chose complètement subjective, et ce sont précisément ses défauts qui provoquent une réaction émotionnelle, selon les goûts et les couleurs de chacun. Et puis d'ailleurs, j'ai employé tout à l'heure le mot "meilleur", et en fait je ne pense pas non plus qu'un film puisse être meilleur qu'un autre, juste différent. Je parle de films réussis, bien sûr. Nombreux sont les films qui s'engagent sur une voie qui s'avère être à côté de la plaque, qui n'utilisent pas un ton approprié à leur propos, qui sont, en quelque sorte, maladroits. Deux films réussis ne sont pas comparables, chacun d'eux explorent leur sujet comme il faut, et après c'est une simple histoire de sensibilité. Donc, pour répondre à votre question, je ne pense pas avoir réalisé un film "parfait", je garde juste l'espoir qu'il soit "réussi".

***Nous vous le souhaitons sincèrement en tous cas. Une dernière question plus générale, peut-être un peu plus compliquée : quelle est votre véritable vision sur la création artistique en elle-même ?***

Pour vous dire la vérité, au vu de la tournure que prend progressivement cette interview, je m'attendais plus ou moins à cette question. C'est d'ailleurs peut-être là l'occasion de développer un peu plus ce que j'ai pu dire précédemment. Pour moi, la création est un don. Un don que chacun d'entre nous possède au plus profond de lui. Et même si nous en sommes tous capables, très peu d'entre nous cherchent à exploiter ce don, à le maîtriser. Bien sûr je ne parle pas de la création génétique, ni même de la création de l'Homme. Je parle de la création imaginaire, celle qui fait appel à l'esprit et au cœur, celle qui fait de nous des êtres humains, qui nous aide à accomplir, ou du moins à parcourir, l'éternelle quête de soi. C'est l'imaginaire qui marque la différence entre la "vie" et la "survie". Et c'est en empruntant le chemin de l'imaginaire que nous comprenons ce qu'est le mot "émotion". L'émotion guide nos pas depuis toujours. Sans elle, nous ne serions que des morceaux de viande vivants, nous ne ferions que vivre pour continuer à vivre. Pourquoi nous aimons rêver ? Pourquoi nous aimons aller au théâtre, au cinéma ? Pourquoi nous aimons lire un livre ? Et je vais même aller plus loin : pourquoi en avons-nous besoin ? Cela n'a pas de sens ! Pourquoi aurions-nous besoin de nous évader pour continuer à vivre, alors que le simple fait de manger et dormir nous suffirait très bien pour tenir sur nos deux jambes ? Pourquoi est-ce donc si vital ? Peut-être est-ce dans notre nature... Et si c'était le cas ? Il faudrait alors que nous nous posions la question suivante : sans le recours à l'imaginaire, ne risquerions-nous pas de sombrer dans la folie ? De ne plus savoir qui nous sommes, pourquoi nous sommes ici, pour quelle raison nous continuons à vivre ? Sans émotion, que deviendrions-nous ? A quoi ressemblerait le monde ? J'extrapole peut-être un petit peu, mais toutes ces allusions ne sont pas vaines, car elles vont vous permettre de mesurer la portée de ceci : l'émotion est le moteur de la création artistique. Comme je l'énonçais tout à l'heure, tout le monde n'est pas destiné à créer, non pas par manque de potentiel créatif, mais plutôt par l'impossibilité, ou le refus d'y consacrer son existence. En revanche, ce qu'il faut savoir, c'est que sans la minorité qui a la possibilité de choisir d'en faire un mode de vie, le monde ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui.

***Très bien, merci. Et en ce qui concerne l'avenir ?***

L'avenir ? Et bien ma foi, je crois bien que je vais faire comme tout le monde, bosser pour gagner ma croûte, et continuer à vivre...